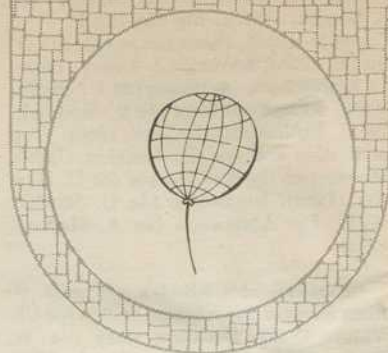


CINEMA COURT



CINEMA

6 rue Ordener
Paris 18^e
Nov 73

A LA
BIENNALE
DE
PARIS

quelque 23 programmes

Plutôt qu'un tas de sable piétiné ou un paravent de cuivre automatisé, une pseudo chambre des tortures ou la reconstitution d'un cimetière à la Mario Bava, la 8e Biennale aura eu le mérite de présenter la plus importante manifestation de courts métrages de Paris. Plus d'une centaine de films auront été montrés en alternance avec des œuvres musicales et quelques créations théâtrales. Les 23 programmes mis au point par Gérard Langlois pouvaient largement répondre à la plus boulimique curiosité concernant un cinéma doublement marginal : par nature puisqu'il est court métrage mais aussi volontairement étranger, voire hostile à toute notion de spectacle traditionnel.

Etonner, choquer, agresser n'est pas pour déplaire aux artistes jeunes. Au tas de sable déversé dans l'une des salles réservées aux « plasticiens » aura répondu un certain nombre de films résolument non-faits, volontairement défectueux et provocateurs. Ainsi du *Sourire du sphynx*, film italien à la gloire de la

surimpression où une femme allongée et immobile barre une succession morne d'images de statues puis quelques plans disparates de vie urbaine. Ainsi des deux *Essai Richard III* de Jacques Robiolles, étrange diptyque de deux fois trente minutes où la mise en scène masochiste n'est qu'une longue entreprise d'auto-destruction. A un degré moindre c'est *La Chambre I*, film belge de Chantal Akerman où la réalisatrice décide de la rupture du son et de l'image en faisant tourner la caméra sur elle-même en même temps qu'elle nous propose d'écouter l'histoire d'une... rupture ! La rupture technique image/son semblant correspondre à la rupture amoureuse contée, le film atteint, si l'on veut, quelque signification.

Nous quittons alors les rives d'un cinéma fasciné par le vide pour celui de l'exercice de style. Exercice de style de *Oot oak ass* (Paul de Moll, Pays-Bas) avec une caméra frénétiquement accrochée au visage d'un homme suçant sa main, une caméra bien entendu défor-

mante recueillant une réalité grimaçante que les hoquets du montage accentuent. Le réalisateur belge Ludo Mich ne déforme pas avec *Deus ex machina* mais parcellise la réalité : en l'occurrence celle d'un corps de femme et d'un corps d'homme se caressant ou s'auto-caressant. L'ensemble de ces détails mouvants d'un tableau non reconstitué sombre malheureusement dans l'arbitraire et le morne ennui de la plupart de ces exercices de styles.

Passons sur l'humour appliqué du film suisse de Robert Scar, *Exercice de doigts*, où un homme mange la main de sa femme puis en recrache l'alliance, sur le message de *L'Enfant aux yeux morts*, jeune martyr d'un studio de films publicitaires, sur les phantasmes, évidemment érotiques, d'un peintre (*Angkor, en corps, encore*) afin de pouvoir citer plus rapidement les trois films incontestablement réussis des trois programmes auxquels j'ai assisté.

D'abord un clin d'œil intelligent et ému de Sébastien C. Schroeder : *Cinéma*. C'est la rencontre par le cinéaste allemand d'un montreur d'images dans quelque villages du Moyen-Orient. Un vieil appareil de projection décoré de couleurs vives débite en cliquetant dangeusement ses quelques mètres de film sous l'œil attentif et respectueux de quelques gosses. Ce moment de quatre minutes a l'intensité d'une cérémonie rituelle dont la puissance primitive semble avoir fasciné Schroeder. *Cinéma* c'est le cinéma redécouvert, sa magie originelle retrouvée dans un pays des mille et une nuits.

Le Chat, film suisse d'Eva Lurati, met aussi en cause le cinéma mais en l'interrogeant sur sa nature même. Devant l'œil froid de la caméra, un chat « joue » avec une souris et la mange. Mais ce qui aurait pu être un quelconque documentaire animalier devient, par l'absence de bande-son et de montage visible, par le travail quasi mécanique de la caméra, par l'effacement volontaire de la réalisatrice, une sorte de document brut sur le phénomène